

GINÉMA

«City Hall», il était une fois la mairie

Le documentariste Frederick Wiseman suit au quotidien l'ampleur et la diversité des tâches de l'équipe municipale de la ville de Boston menée par Marty Walsh.

Avec *City Hall*, Frederick Wiseman (lire son interview dans Libération des 17-18 octobre) retourne dans sa ville natale, Boston, dont il documente sur plus de quatre heures l'action municipale. Le film peut se voir en diptyque avec le précédent opus du prolifique documentariste, *Monrovia, Indiana* (2019), consacré au quotidien d'une ville qui a voté massivement pour Donald Trump il y a quatre ans. À l'inverse, Boston, Massachusetts, est un territoire démocrate incontesté et un véritable laboratoire des politiques d'innovation et d'inclusion sociale qui ont brusquement été menacées à l'échelle du pays après l'élection du caduc républicain. Bastion démocrate, donc, mais clairement Joe Biden plutôt que Bernie Sanders : il sera d'avantage question dans le film de discrimination positive que de lutte contre les inégalités sociales, de «permettre à tous de

réussir» plutôt que de changer en profondeur les règles d'un système détraqué. Mais ce n'est pas ce qui intéresse le cinéaste au premier chef. Poursuivant son examen de la parole politique qui est le fil rouge de sa dernière période – depuis *At Berkeley* en 2013 –, il se concentre pour l'essentiel sur les réunions de travail des employés et des élus de la mairie.

Illusion. Ce que filme Wiseman, ce sont des professionnels sérieux, sûrs d'eux, mus par une énergie que l'on devine liée au fait d'avoir le ferme sentiment de servir le bien commun. Le gros de leur activité consistant soit à régler des problèmes, soit à améliorer des solutions insatisfaisantes, ils sont dans une réflexion permanente qui, du fait de son exercice quotidien, risque à chaque instant de perdre son horizon politique, d'autant que la diversité des tâches et des échelles d'action est vertigineuse.

Comprenant vite que l'action de la mairie se déploie bien au-delà de son enceinte, le film explore la ville de fond en comble, cherchant trace de l'action publique – de fait, elle est partout, et la caméra la traque à chaque coin de rue. Pour un mariage, pour une convention, pour décider de l'avenir d'un refuge pour

usagers de drogue, contre les discriminations, pour les chiens abandonnés, contre l'invasion des nuisibles, ce qui interpelle, c'est la prolifération des domaines dans lesquels la ville a son rôle à jouer, son avis à donner. Comme dans cette salle panoptique où des techniciens règlent la circulation à partir d'écrans placés partout dans la ville, l'illusion est là qu'avec un réglage fin des paramètres, la ville irait en harmonie. Maintenu hors champ, le

secteur privé ne semble pratiquement pas exister et influencer, alors que la puissance publique, elle, se mêle de tout. De ce cloisonnement trompeur naît l'impression que les personnes filmées, aussi volontaires et compétentes soient-elles, ne peuvent agir qu'à la marge et tenter, indéfiniment, de redresser les torts d'un système de création d'inégalités plus global, sur lequel elles n'ont pas la main. Là où *In Jackson Heights* démontrait les mérites de l'auto-organisation au niveau microscopique d'un quartier, *City Hall* rend palpable l'impuissance –relative– d'un échelon intermédiaire pris entre la gestion des urgences quotidiennes et une orientation politique globale qui semble hors du domaine du critiquable.

Elu en 2013 et réélu très largement en 2017, le maire démocrate fait figure de véritable bourreau de travail, présent partout à la fois, toujours en train de retrousser ses manches.

Discours. Au milieu de cette course de fond, Wiseman suit un personnage récurrent, ce qui n'est pas dans sa manière. Entorse à la méthode ? La force du personnage de Marty Walsh explique le choix du réalisateur qui signe avec *City Hall* un de ses films les plus fictionnels. Le maire démocrate, élu en 2013 et réélu très largement en 2017, fait figure de véritable bourreau de travail, présent partout à la fois, toujours en train de retrousser ses manches, courant d'un chantier de construction à un dîner de Thanksgiving pour les plus démunis, où il sert lui-même à manger. Son passé douloureux (un cancer lorsqu'il était enfant, l'alcoolisme qu'il a vaincu, toutes choses qu'il évoque dans ses discours) lui donne une profondeur particulière, tout comme son air tristounet et sa présence de héros ordinaire, faisant de lui un cousin du personnage de Matt Damon dans *Promised Land* de Gus Van Sant (l'acteur est d'ailleurs originaire de Boston et démocrate revendiqué).

Quittant le point de vue de recul critique qui est sa marque de fabrique, Wiseman se laisse aller à une admiration ambiguë, notamment lors d'une des séquences finales, où le maire est filmé comme dans un Capra, seul à la tribune, en légère plongée, face à une salle comble qui lui donne une standing-ovation –on comprend qu'il plaide pour sa réélection. La scène est très réussie parce qu'elle laisse entrevoir combien le maire est avant tout un orateur hors pair, un acteur très doué, sans que l'on puisse démêler avec quel degré d'honnêteté il croit au rôle que les électeurs s'apprêtent à lui redemander de jouer. *City Hall* se conclut par un retour à la bouillonnante centrale d'appels de la mairie, où Wiseman avait commencé par tirer le fil de l'action municipale. D'où l'impression d'un film bouclé, plein, réconcilié, qui approuve la formule démocrate – professionnalisme et efficacité – comme remède aux délires du président en place.

LAURA TUILLIER



Le maire de Boston Marty Walsh. PHOTO MÉTÉORE FILMS

CITY HALL
de FREDERICK WISEMAN (4h 32).